

Le soldat (fin décembre 1999)

Suzanne Robert

Volume 42, Number 2 (248), April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (2000). Le soldat (fin décembre 1999). *Liberté*, 42(2), 87–89.

SUZANNE ROBERT
LE SOLDAT
(FIN DÉCEMBRE 1999)

*Ami, si tu tombes,
Un ami sort de l'ombre
À ta place*
(Chant des partisans)

Le soldat mort est disparu sous la neige pendant la nuit. Chaque année, à peu près vers la fin novembre — le moment varie en fonction de la quantité de neige recouvrant la région de Sainte-Enclave —, son corps à demi calciné apparaît dans le marécage, juste en bas de la falaise, sur la face nord de la péninsule. Il y reste d'habitude jusqu'à la fin décembre ; la neige, ensuite, le recouvre tout à fait.

Il est couché sur le ventre, genoux repliés, jambes relevées ; il s'appuie sur son bras droit, l'autre est dressé vers le ciel. Son visage brûlé reste tout entier tourné vers la falaise, de sorte que, si vous vous tenez au sommet de celle-ci, c'est vous qu'il regarde, c'est à vous que sa main aux doigts carbonisés destine sa supplication. Ses vêtements militaires semblent réduits en cendre, mais on voit encore par endroits des lambeaux de tissu brun ou verdâtre ; on voit aussi les restes noircis du barda (gourde, gamelle, giberne en bandoulière, baïonnette, carabine). Ce cadavre momifié dans le marais de glace, je n'ai jamais pu me résoudre à l'approcher — j'ai peur qu'il ne se mette à bouger, que sa main n'agrippe mon manteau, que sa bouche

ne s'ouvre et qu'elle ne lance dans l'air froid un cri déchirant ou un râle d'outre-tombe. Il rappelle les corps gelés des soldats de la campagne napoléonienne en Russie ; ceux, couverts de glace, de la bataille de Stalingrad à l'hiver de 1942 ; ceux, pétrifiés dans la boue et le brouillard, de la Crête de Vimy pendant la Grande Guerre ; et les cadavres aux yeux givrés des civils morts de faim dans les rues de Léninegrad pendant le siège qui dura 900 jours, tua 600 000 personnes et fit un million de disparus. À deux pas d'ici, jour après jour agonisant dans l'immobilité, supplicié demandant inutilement du secours et attendant un réconfort désormais vain, le spectre surgit à chaque début d'hiver dans son immense solitude de soldat mort pour la liberté dans on ne sait quel conflit oublié, mort fou au bout de son sang, ou brûlant telle une torche parmi les obus, mort tout seul dans la vase ou la neige avant de devenir fantôme saisonnier au pied d'une falaise nordique dans le plus parfait anonymat.

Est-ce en souvenir d'un militaire inconnu perdu dans une arrière-saison, ou est-ce en mémoire d'un soldat enclavien, ou alors est-ce en réminiscence du grand-père du Trotskiste que l'image vient là s'ancrer et exister quelque temps ? Le matricule 177831, simple soldat, partit volontairement au combat en 1916 (la conscription canadienne date de 1917), laissant au pays sa femme enceinte et son fils de trois ans. Il fut blessé trois fois, dont l'une très grièvement qui nécessita plusieurs mois de convalescence dans un hôpital européen. On lui offrit de rentrer définitivement au pays ; il refusa. Sur le front, à l'automne de 1918 (donc peu avant l'armistice), alors qu'il allait être nommé caporal, il sortit d'une tranchée pour aller sauver l'officier de son régiment qui venait d'être blessé ; il fut atteint d'une balle, et mourut. Il reçut la Croix de guerre à titre posthume. Jamais il ne revit sa femme et son fils, et jamais il ne vit sa propre fille, mère du Trotskiste. Quand ce dernier, encore petit, marchait dans la rue

avec sa grand-mère, celle-ci s'arrêtait à chaque intersection en disant : « Regarde bien. Je crois qu'on va voir ton grand-père au coin de la rue ». L'identification des morts pendant la Grande Guerre laissait tant à désirer que plusieurs familles des disparus optaient pour l'espoir plutôt que le deuil et croyaient que les leurs survivaient quelque part, intacts. Quand, quelque soixante ans plus tard en 1967, le Trotskiste rapporta du cimetière du Moulin de Dury, dans le nord-est de la France, là où avait été enseveli son grand-père, des documents et des photographies attestant du décès du matricule 177831, sa grand-mère consulta avidement les papiers ; puis elle regarda longuement le jeune visage de son mari, et se mit à pleurer en silence. Devant l'évidence, et désormais sans espoir, elle sombra dans un état de tristesse permanente. Elle s'éteignit l'année suivante.

Le soldat mort du marais de Sainte-Enclave est une illusion d'optique. Il s'agit en fait d'une vieille souche qui date de l'époque où l'on faisait la drave dans la baie sous la falaise, quand la péninsule était encore une île. L'été, elle dort sous l'eau, mais l'hiver, l'illusion est si parfaite que je n'arrive plus à voir dans le soldat la souche qui le constitue. Si parfaite qu'hier encore, un grand corbeau volait en cercles concentriques au-dessus du soldat, comme au-dessus d'une charogne.

*Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
(...)*

Ici nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève (...)

Chantez, compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute

(Chant des partisans)